

Haute-route I, du 10 au 17 avril 1965

Autor(en): **Clot, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **23 (1966)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-996151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Haute-Route I, du 10 au 17 avril 1965

Henri Clot

Longtemps elle vécut comme un rêve, un rêve préparé, arrangé. Toute une nuit, on en a parlé, sous la lampe à pétrole. Une nuit pas comme les autres, tellement gaie que je voudrais la revivre; la bougie avait fini par couler sur nos feuilles.

Ce soir-là, c'était bien vrai, c'était sûr, ami, que nous allions partir.

Ce n'est pas facile de partir, il faut s'y préparer, longtemps en avance; il faut désirer, de tout son cœur, de tout son être ce départ. Alors tout est bien, tout est beau, tout s'inscrit sans mauvaise trace.

De l'arrêt postal, à Saas-Fee, il n'y a que quelques enjambées jusqu'à la station du télécabine. Après un premier tronçon nous filons vers Längfluh. Là-haut, c'est le grand paradis et m... pour les chenillettes!

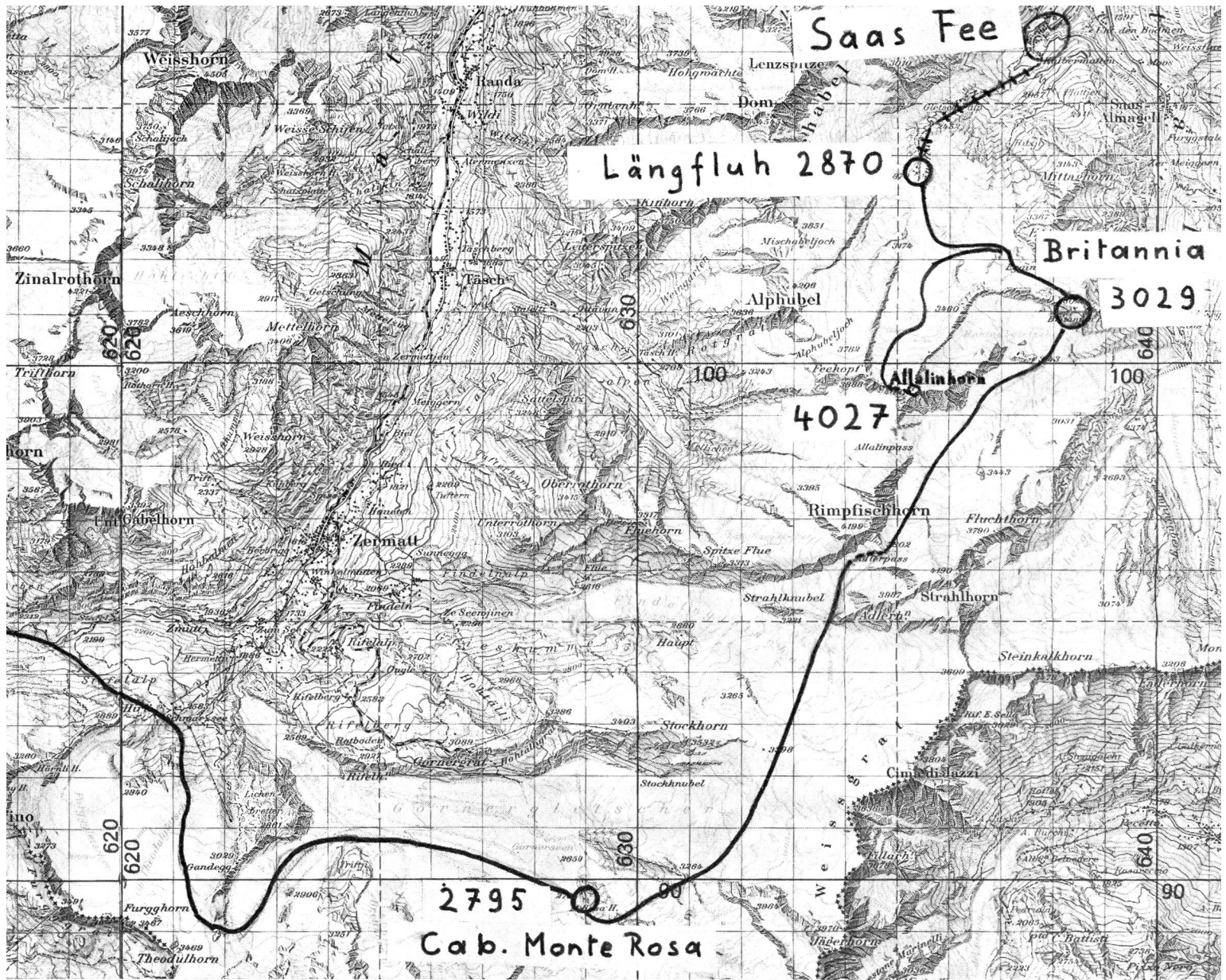
Skis au pied, l'équipe s'en va en direction du col de l'Egginer. Après une courte montée, raide, nous suivons le flanc de la montagne et en peu de temps nous arrivons à la cabane Britannia.

Deuxième journée, dimanche 11 avril:

But : Allalinhorn. A cinq heures et demie, la colonne s'ébranle. La lumière est encore obscure, tout est calme, dans le dernier sommeil de l'aube. L'allure est assez rapide. Plus on monte, plus la neige devient lourde et abondante, il est très pénible de tracer. Il faut bien tracer, nous sommes les premiers ! Pendant la montée le ciel s'est couvert, nous allons sans même voir le sommet.

Pour permettre à leur cœur de s'adapter, les jeunes doivent fréquemment s'arrêter. Au col, nous chaussons les crampons et encordés nous fonçons vers notre premier 4000 !

Il est dix heures lorsque nous nous serons fraternellement la main. Il fait froid. Les pieds sont durs. Après un court pique-nique, nous regagnons le col et dans le brouillard blanc nous entamons la descente. Nous croisons quelques gars qui renoncent au sommet et reprennent la trace de la vallée.



Reproduction autorisée par le STF

Premier 4000 de l'OJ, belle journée — sans soleil — mais pleine de la lumière d'une grande joie qui nous envahissait chacun.

Troisième journée, lundi 12 avril:

But : Britannia-Bétemps. Miraculeusement, le temps s'est remis pendant la nuit. Il est six heures trente, lorsque nous partons en direction de l'Adlerpass. Il fait froid, un froid sec et piquant. C'est juste, un peu comme pendant la campagne de Russie. Nous avançons bien, malgré de sacs très lourds (trop lourds !). En trois heures, nous joignons le col. Il souffle, vite nous fixons les crampons et hop nous descendons de l'autre côté. Adieu Britannia, et le bel Allalin, il faudra revenir !

Au pas rapide, nous traversons le haut du glacier de Findelen. Il est midi, ça chauffe. Tout autour de nous, les plus hautes montagnes de la Suisse, quelle beauté ! Depuis quelques heures, le Cervin se dresse, là-bas, au fond, près de nous.

Ici, c'est vraiment impressionnant. Modestie, humilité, dignité véritable, volonté fortifiée.

Nous ne redescendons pas jusqu'au lac; un guide de Saas, nous a indiqué, il y a quelques jours, un itinéraire qui évite cette boucle. Après un long tracé dans le flanc, nous arrivons sur l'arrête rocheuse. Un cairn, la route est bonne !

Descente, skis en main, puis, à nouveau dans la neige lourde il faut tracer et guider l'équipe. Altitude 3000. Maintenant, nous allons redescendre sur le refuge. Il est un peu plus de dix-huit heures, la soupe fumante nous attend sur la table, quel bon moment !

Près de cette cabane, nous arrivons, contents de notre journée. Assis sur les escaliers, de nombreux skieurs parlaient. Et nous les avons salués, aucune réponse. Rien. Pourquoi ?

C'étaient des étrangers, dédaigneux ! Nous aurions désiré faire le Mont-Rose, mais l'accueil, si froid, la conduite douteuse du gardien nous ont incités à poursuivre la route.

Quatrième journée, mardi 13 avril:

But : Bétemps-Schönbühl. Des bancs de brouillard, au ras du glacier, nous obligent à retarder le départ.

Il est huit heures, nous glissons sur la poudreuse. Il fait chaud. Nous remontons le glacier du Théodule. Arrivés sur le plateau, une nouvelle fois nous enlevons les peaux et nous allons sur la pente, sans fin, tous légers.

Nous avons bien avancé. Au pied du Cervin, sur des dalles plates, nous organisons un déjeuner complet — il n'y en a pas eu beaucoup comme celui-ci !

Et le chemin continue; des nuages arrivent, il faut poursuivre. Après les flancs de Stafelalp, nous déambulons sur les débris d'avalanches, descendues du glacier du Cervin et de la face nord. Longtemps nous contemplons cette dernière et pensons secrètement au héros Bonatti. Vers le soir, après une petite montée raide, nous touchons la cabane. O surprise et joie sans fond ! Ici, tout est calme, paix. A part le gardien, nous ne trouvons que trois Saint-Gallois.

Les instants passent, exquis, puis c'est la nuit. Le repos de tout.

Cinquième journée, mercredi 14 avril:

But : Schönbühl—Les Vignettes. Nous traçons dans les masses de séracs, entre les crevasses. Quel bonheur que de chercher la voie, d'anticiper — c'est aussi vrai, en montagne il faut de l'imagination !

Partout, c'est haut et beau. La Dent d'Hérens est proche. Et la trace s'allonge, toujours blanche et pure. Il nous faut tout juste trois heures pour atteindre le plateau du col de Valpelline. Le temps s'est gâté, on ne voit que par instant. Mais nous poursuivons, il faut aussi lutter contre la montagne cachée et bouleversée. Il faut savoir que même dans le mauvais temps, elle ne rejette pas l'homme; pour lui, avec elle, il semble naître un accord plus intime et merveilleux que lorsque tout est clair.

Sur le glacier de Tsa de Tsan, la glace est vive, tant le vent est fort. La neige vole. Vers le col du Mont Brûlé, une barre de rochers nous abrite, nous profitons de cet asile pour vite grignoter quelques raisins et noisettes.

Le temps est mauvais, la piste se trouve pourtant, les gars avancent moins vite, mais ils avancent. Le vent nous fait frémir, la neige se glace sur les cils, sur les malheureux cheveux qui ne sont pas cachés, nous sommes tels des vieux !

Tout est soufflé, la surface neigeuse semble la représentation de quelque relief géographique; par endroit, des amas formidables de neige serrée nous obligent à faire des détours.

Nous sommes debout au col de l'Evêque. Chacun est là. Chacun a suivi et bravé le mauvais temps; à cet instant, dans le cœur il y a plus de joie que si le ciel avait été serein !

Jusqu'à la cabane la route est facile.

Il n'est que 5 heures, lorsque nous pénétrons dans la salle commune. Ah ! Ah ! c'est la grande animation des frustrés ! Le terrible désordre ! Nous sommes au carrefour des voies de la Haute-Route. Aujourd'hui, beaucoup ont été bloqués.

C'est difficile de décrire l'ambiance du moment ! Nous arrivons plâtrés de neige durcie — il n'y a pas de socques pour nous, il n'y a pas non plus de places — priorité aux joueurs d'échec qui n'ont pas quitté le refuge !

Même à la montagne, même là-haut, (où on le croit meilleur), l'homme reste l'homme, égoïste, sans égards.

Usant d'une politesse rude, sèche, je trouve tout ce qu'il faut pour mes petits Ojiens, tout, sauf une paillasse. Nous dormirons, comme des clochards, mal vautrés sur tables et bancs.

La nuit est courte. Nous quittons vite la cabane.

Sixième journée, jeudi 15 avril.

But : Les Vignettes—Les Dix. La montée est bien raide. A nouveau ça souffle, décidément le temps n'est guère clément. Nous roulons doucement, il faut à peine 2 heures pour arriver au col du Pigne d'Arolla. Un câble casse, changement rapide et nous descendons tout près du Cheillon. La neige est bonne, mais la couche est haute. Vive le stemm, quelle merveilleuse technique !

Il est 11 heures, nous sommes les premiers clients du refuge. Nous allons nous reposer, nous détendre. Ce sera l'occasion de parler des problèmes de la montagne avec plusieurs guides français. Ils sont arrivés de Mont-Fort.

Septième journée, vendredi 16 avril

But : Les Dix—Mont-Fort. Le parcours sera long. Il est tard, le temps affreux nous a obligés à attendre. Vers la fin de la matinée, je décide d'aller. Tout est bouché, on ne voit rien. Cette nuit, il a beaucoup neigé. Il faut brasser.

Hélas, je ne suis pas seul. J'aime toujours accomplir les buts fixés, quelles que soient les conditions. Cependant, aujourd'hui, j'oublie que je suis avec des jeunes copains. Je n'écoutais que ma volonté de vouloir joindre Mont-Fort, il a fallu la prudence de Philippe pour me rappeler à quelque chose de plus modeste et aussi de plus sage. Il faudra renoncer et regagner la cabane.

Jusqu'au soir, ce sont de longues histoires, de vivants débats. Une vingtaine de touristes sont arrivés, malgré la tourmente. Cette année, ce week-end ne sera pas favorable.

Huitième journée, samedi 17 avril

But : Les Dix—Arolla—Les Haudères—Vallorbe.

Hier soir, la météo annonçait une brève amélioration. C'est bien, nous pourrions sortir par le Pas de Chèvres. Par prudence, j'ai mis le réveil sur quatre heures et demie. Partir de bonne heure, ce sera plus sûr !

Au lever, le ciel est dégagé, mais déjà des bandes de nuages dilués apparaissent. Ce temps clair ne durera pas.

Personne n'a encore bougé, dans la cabane. Tout est prêt, nous filons. La dernière descente se dessine sur les coteaux d'Arolla, entre les pins et les mélèzes. Virages longs, virages courts, nouveaux virages, qui créent la joie et continuent le chemin.

La descente doit finir, bien entendu, comme toutes choses. Pourtant, rien ne nous empêchera de repartir. La neige n'a pas voulu des pentes basses. C'est l'herbe qui sort, comme le printemps avance !

Nous prenons la route jusqu'aux Haudères. Comme le car est parti — le malheureux — nous réussissons à dénicher un taximan, et en jeep jusqu'à Sion !

Nous avons retrouvé notre village, nos familles, et tout est bien pour chacun.